

**CRITIQUE**
littéraire

La vie des autres

THIERRY BEINSTINGEL Une femme, un homme et une jeune fille sont confrontés à un monde déshumanisé.

CHRISTIAN AUTHIER

DEPUIS son premier roman, le remarquable *Central* paru en 2000, Thierry Beinstingel construit une œuvre que l'on ne peut réduire à la seule peinture du monde du travail. Bestiaire domestique, inspiré par Maurice Genevoix, *Journal de la canicule*, qui empruntait certains codes du roman noir, ou *Vie prolongée* d'Arthur Rimbaud témoignaient ainsi de la variété des inspirations de l'écrivain.

Dans son nouveau roman, Beinstingel met en scène trois personnages. Une femme, professeur d'allemand, célibataire vivant avec sa

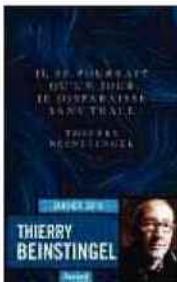
grande fille qui ne lui parle guère, tente d'apprendre le français à des migrants au sein d'une association humanitaire. Un homme a accepté d'être agent d'entretien d'une station de pompage désaffectée, à 3 000 kilomètres de chez lui, pour le compte d'un grand groupe qui veut s'étendre à l'étranger. Au bout de son contrat de cinq mois, 20 000 euros l'attendront.

Une jeune fille, qui a arrêté ses études après le bac, a trouvé par une petite annonce un job presque aussi étrange. Quelques heures par jour, elle doit rendre visite à un grand adolescent, « un peu dérangé » selon sa mère, vivant seul dans un appartement d'un immeuble de banlieue promis à la démolition. Le

garçon, à moitié nu, à moitié fou, crie, gémit, gesticule sur son matelas. Chaque semaine, la mère, une blonde mystérieuse, dépose de l'argent à la jeune fille dans un café.

“**Communique-t-on mieux en s'esclaffant devant l'écran d'un portable ?**”

Ces trois êtres sont, chacun à leur manière, des naufragés sur une île. Le sort de l'homme est de ce point de vue le plus oppressant. Dans sa station, évoquant un blockhaus post-apocalyptique, il n'y a pas

**IL SE POURRAIT
QU'UN JOUR
JE DISPARAISSE
SANS TRACE**De Thierry
Beinstingel,
Fayard,
285 p., 19 €.

d'eau ni d'électricité, mais des boîtes de conserve souvent avariées.

De son côté, la jeune fille réussit à apprivoiser l'enfant sauvage tandis qu'elle sort avec Aurèle, garçon attentionné issu de la bonne bourgeoisie. Quant à la femme, son dévouement pour autrui n'est guère récompensé. « *La langue que nous apprenons est-elle devenue langue morte, une sorte de latin, un allemand en voie de disparition ? Comment communique-t-on mieux en s'esclaffant devant l'écran d'un portable ?* », se demande-t-elle.

L'un des tours de force d'*Il se pourrait qu'un jour je disparaisse sans trace* est de captiver le lecteur en décrivant des « *vies silencieuses* » et les « *mouvements lents du*

monde des faibles » dans un récit plein de surprises.

Beinstingel excelle quand il peint un léger dérèglement du réel, une étrangeté familière, un quotidien lorgnant doucement vers le fantastique, à l'image par exemple de cette contrée inquiétante de la Mitteleuropa où a été envoyé le gardien de la station. On songe ici à Buzzati ou à Kafka pour la vision d'un monde déshumanisé confrontant des individus, qui semblent promis à l'effacement, à une solitude très contemporaine.

Autour de personnages émouvants et incarnés, l'écrivain signe aussi un roman de la reconquête, de la réconciliation, de la renaissance, des retrouvailles. ■